

LES CAHIERS  
PHILOSOPHIQUES  
DE STRASBOURG

## Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

43 | 2018

Proust-Schelling : Une affinité élective ?

---

# « Thématisme variable » : facettes du Moi chez Schelling et Proust

Gregorio Demarchi

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/408>

DOI : 10.4000/cps.408

ISSN : 2648-6334

### Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

### Édition imprimée

Date de publication : 30 mai 2018

Pagination : 209-231

ISBN : 979-1-03440-015-7

ISSN : 1254-5740

### Référence électronique

Gregorio Demarchi, « « Thématisme variable » : facettes du Moi chez Schelling et Proust », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 43 | 2018, mis en ligne le 03 décembre 2018, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/408> ; DOI : 10.4000/cps.408

---

Cahiers philosophiques de Strasbourg

## « Thématisation variable » : facettes du Moi chez Schelling et Proust

Gregorio Demarchi

Le point de départ de mes réflexions est le constat d'une analogie structurelle de fond entre la *Recherche* de Proust et le *Système de l'Idéalisme transcendantal* de Schelling. Je me réfère par là à ce que l'on peut appeler un *dédoublement du Moi*, et, à la suite de ce dédoublement, même une pluralisation du même, dont je me propose dans le présent article de mettre en lumière les différentes facettes. En particulier j'aimerais montrer que le dédoublement du protagoniste de la *Recherche* dans un Je-Narrant et un Je-Narré connaît une sorte de répétition dans le rapport entre le protagoniste, qui raconte ce qui le concerne à la première personne du singulier, et une figure que le roman met en scène à la troisième personne et qui n'en reste pourtant pas moins une sorte d'*alter ego* du protagoniste : Charles Swann.

Pour parvenir à ce but l'argumentation est structurée en quatre étapes : dans un premier moment je vais décrire la structure de fond qui relie les deux œuvres, tout en mettant aussi en relief les différences ; je vais ensuite dynamiser cette structure, en montrant les mouvements divers qui s'instaurent entre les deux pôles constitués par le dédoublement du Moi ; dans une troisième section je vais montrer comment la dynamique qui découle du dédoublement du Moi entraîne avec elle une *pluralisation* du même, dont je vais montrer le lien profond qu'elle entretient avec les processus de différenciation qui déterminent l'ontogénèse d'individus organiques ; ce n'est que dans une dernière section de cette étude que j'en viendrai à montrer la dimension atemporelle et pour ainsi dire trans-individuelle qui relie le Moi du protagoniste de cette Odyssée de l'Esprit qu'est la *Recherche* à son *alter ego* Charles Swann – la dimension des *essences*.

## Les deux Moi

L'élément structurel qui permet d'affirmer une analogie de fond reliant les deux œuvres prises en considération ici consiste dans le *dédoublement du Moi*. Si dans la *Recherche* les deux Moi (ou Je), le Je-Narrant et le Je-Narré, sont pour ainsi dire *donnés* par le choix de Proust d'écrire un roman dans lequel le protagoniste se remémore de sa vie passée, le *Système* de Schelling nous offre une véritable *déduction transcendante* de ce dédoublement. Je vais donc me concentrer dans cette première étape sur les arguments de Schelling qui montrent la nécessité d'un tel dédoublement. Le noyau de l'argument consiste en ceci que Schelling montre que le Moi absolu, pour être véritablement un *Moi*, doit être infini *pour lui-même*. L'absolue infinité du Moi a donc un caractère foncièrement différent de l'infinité d'un espace s'étendant dans toutes les dimensions sans limite aucune : un tel espace sera bien sûr infini, mais ne le sera pas *pour lui-même*. C'est en ce sens que Schelling peut écrire que l'espace infini « est un infini sans être [un] Moi, et [...] représente pour ainsi dire le Moi *dissous*, le Moi sans réflexion »<sup>1</sup>. Comment donc le Moi absolu arrive-t-il à être infini pour lui-même ? L'idée fondamentale de Schelling est que cette capacité de se rapporter à soi-même, d'être *pour soi-même*, ne peut être conçue qu'on supposant que le Moi en tant que sujet devienne son propre objet, qu'il devienne pour ainsi dire fini. Mais cela revient à dire qu'il est nécessaire que le Moi infini se limite soi-même, qu'il pose une limite en soi-même. Ce n'est que par cette *limitation* originaire que le Moi absolu se rend capable d'auto-intuition et d'auto-conscience, sans lesquelles il ne serait par ailleurs justement pas un *Moi*. Le Moi absolument infini et illimité n'est concevable que si en même temps on suppose qu'il se limite, donnant ainsi naissance à un Moi fini et limité. De même il apparaît que tout Moi fini et limité présuppose toujours un Moi infini et illimité. La structure double du Moi est ainsi *constitutive* pour celui-ci : pas de Moi véritable, capable d'auto-intuition et d'auto-conscience, sans dédoublement de ce Moi en un Moi absolu et un Moi fini. Ce n'est qu'à travers le Moi fini que le Moi absolu accède à la conscience de soi-même, sans laquelle il ne serait pas un *Moi*. En montrant cela, Schelling a donc montré

1 SCHELLING, *Le Système de l'idéalisme transcendantal*, traduit et annoté par Christian Dubois p. 46 (texte allemand dans *Schellings Werke* [abrégé désormais en *SW*] III, 383).

la nécessité transcendante du dédoublement du Moi, et c'est cette déduction sur laquelle se fondent tous les arguments successifs dans le *Système*, du moment que la limitation originaire, en tant qu'acte objectivant, implique une «synthèse absolue»<sup>2</sup>, dont les moments seront successivement déployés par l'histoire de l'auto-conscience.

Pour en venir maintenant à Proust, on pourrait d'abord estimer que le Je-Narrant, qui devrait tenir la place du Moi absolu schellingien, ne reste chez Proust au fond qu'un Moi empirique, prisonnier de sa personnalité tout individuelle et de ses aspirations littéraires. Pourtant ce sont justement ces aspirations littéraires qui donnent au protagoniste de la *Recherche* accès à une dimension de Temps retrouvé qui, si elle n'est pas déduite transcendentale comme chez Schelling, n'en reste pas moins une dimension atemporelle et essentielle. Dès avant qu'Anne Henry dans son œuvre importante de 1981<sup>3</sup> fit remarquer les liens possibles entre Schelling et Proust, Gaëtan Picon avait souligné en 1963 déjà que par le lien du narrateur de la *Recherche* avec la dimension des essences celle-ci peut être lue en tant que «chanson de geste de l'*ego* transcendantal»<sup>4</sup>. Pour que la portée de cette affirmation devienne claire, il faut maintenant aborder les points suivants.

### La «pointe mouvante»

Ce n'est ni Schelling ni Proust qui écrit de la «pointe mouvante que notre passé pousse à tout moment dans notre avenir»<sup>5</sup> mais bien Bergson, dans la conclusion de *Matière et Mémoire*, pour illustrer ce principe «que la mémoire ne consiste pas du tout dans une régression du présent au passé, mais au contraire dans un progrès du passé au présent.»<sup>6</sup> Il est bien connu que, bien que l'on définisse volontiers la *Recherche* comme un «roman bergsonien», des problèmes se posent

2 *Idem*, p. 50 (SW III, 388).

3 A. HENRY, *Marcel Proust. Théories pour une esthétique*.

4 G. PICON, *Lecture de Proust*, p. 102: «Il semble bien que l'œuvre de Proust soit cette immense et très singulière rhapsodie de la connaissance, cette chanson de geste de l'*ego* transcendantal.» Ou encore: «Épopée de la subjectivité? Peut-être. Il s'agit en tout cas d'une subjectivité transcendante» (p. 101).

5 H. BERGSON, *Matière et mémoire*, p. 274; voir aussi p. 82.

6 *Idem*, p. 269.

lorsque l'on essaie de superposer les différentes conceptions que les deux auteurs se font de la mémoire, en particulier lorsque l'on tâche de superposer les deux mémoires proustiennes – la mémoire volontaire et la mémoire involontaire – aux deux mémoires distinguées par Bergson – la mémoire habitude et la mémoire image<sup>7</sup>. Il est bien connu aussi qu'un interprète important de Proust tel que Deleuze a pu écrire que «l'œuvre de Proust n'est pas tournée vers le passé et les découvertes de la mémoire, mais vers le futur et les progrès de l'apprentissage»<sup>8</sup>.

J'aimerais cependant dans cette section partir de la caractérisation «progressive» de la mémoire donnée par Bergson dans le passage précédemment évoqué pour montrer que la dynamique qui se met en train entre les deux pôles du Moi – une dynamique que Schelling définit en tant qu'«évolution de la synthèse absolue»<sup>9</sup> – est foncièrement la même soit que l'on se place du point de vue du Moi absolu / du Je Narrant, soit que l'on se place du point de vue du Moi fini / du Je Narré. Bien sûr, comme Schelling le met en évidence à plusieurs reprises dans le *Système*, cette évolution par laquelle l'acte synthétique originaire de l'auto-conscience se déploie progressivement va apparaître de manière différente selon qu'on la considère du point de vue du Moi absolu ou du point de vue du Moi empirique: le Moi absolu se fait *objet* en posant une limite à l'intérieur de soi-même, alors que le Moi fini n'a accès qu'à la dimension *subjective* de cette limitation, si bien que la perspective finie du Moi empirique ne contient que de façon implicite ce que dans le Moi absolu, connu par les philosophes, est posé explicitement. Pour citer Schelling:

«Par cet acte quelque chose est alors posé *pour nous* qui philosophons, dans le Moi comme *objet*, mais non pas encore, pour cette raison, dans le Moi comme sujet (pour le Moi lui-même, ce qui est posé réellement est dans un seul et même acte posé aussi idéellement); notre recherche devra donc progresser jusqu'à tant que ce qui est posé pour nous dans le Moi comme objet soit aussi posé pour nous

7 Que l'on voie à ce propos la comparaison très détaillée et mettant en évidence les différentes facettes des mémoires bergsoniennes et proustiennes offerte par FRAISSE, dans *L'Éclectisme philosophique de Marcel Proust*, p. 1115-1135.

8 G. DELEUZE, *Marcel Proust et les signes*, p. 22.

9 Voir les passages suivants: SCHELLING, *op. cit.*, p. 57 (SW III, p. 397); p. 134 (SW III, p. 485).

dans le Moi comme sujet, c'est-à-dire jusqu'à ce que pour nous la conscience de notre objet coïncide avec la nôtre, donc jusqu'à ce que le Moi lui-même soit parvenu pour nous au point dont nous étions partis»<sup>10</sup>.

Ce n'est qu'à la fin de la longue Odyssée de l'Esprit que Schelling peut dire de nous, les philosophes: «nous avons conduit progressivement notre objet, le Moi lui-même, jusqu'au point où nous-mêmes nous nous trouvions lorsque nous avons commencé à philosopher»<sup>11</sup>.

En d'autres termes: ce qui pour le Moi fini apparaît comme un apprentissage progressif qui nous amène successivement à ce que Schelling appelle l'intuition esthétique de l'Absolu dans la création d'une œuvre d'art, est au fond le même processus d'autoproduction du Moi absolu initié en celui-ci par l'acte originaire de l'intuition intellectuelle – «organe de toute pensée transcendante»<sup>12</sup> – et dont les phénomènes naturels variés du magnétisme, de l'électricité et du processus chimique ne sont, en tant que corrélatifs «objectifs» de l'intuition productive, que des limitations, dont Schelling, de manière significative pour le

10 SCHELLING, *op. cit.*, p. 50 *sqq.* (SW III, 389). Cette double perspective sur l'évolution du Moi – «pour nous qui philosophons» et pour le Moi en tant que conscience subjective – anticipe ici la structure de fond de la *Phénoménologie de l'Esprit*, comme l'ont vu des interprètes différents tels que X. TILLETTE dans *Schelling – Une philosophie en devenir*, p. 199; W. MARX, dans *Schelling: Geschichte, System, Freiheit*, p. 63 *sqq.*; M. FRANK dans *Eine Einführung in Schellings Philosophie*, p. 94. On peut rappeler ici que P. MACHERAY dans *Proust entre littérature et philosophie*, p. 56-64, consacre dans son livre sur Proust un chapitre au parallèle entre la *Recherche* et la *Phénoménologie*, en mettant pareillement en évidence la dynamique «double» qui soutient les deux œuvres: «Le livre de Hegel relate simultanément ces deux «histoires»: l'histoire avec une minuscule et l'Histoire avec une majuscule, qui marchent en sens inverse, l'une à l'endroit et l'autre à l'envers. Ceci est, si l'on veut, la version hégélienne du cercle herméneutique. Par d'autres moyens, et dans un style rugueux et âpre qui n'a rien à voir avec celui, imbibé du «vernis des maîtres», utilisé par Proust – ce qui rend la lecture du livre de ce dernier infiniment plus séduisante –, Hegel obtient donc un résultat comparable: il fait apparaître la trajectoire de l'esprit aliéné au temps comme étant suivie dans deux sens à la fois, l'un tirant vers l'avant, l'autre tendant vers l'arrière, deux mouvements opposés qui coexistent sans jamais se confondre» (p. 61-62).

11 SCHELLING, *op. cit.*, p. 260 (SW III, 628 *sq.*).

12 *Idem*, p. 33 (SW III, 369).

parallélisme qui nous intéresse ici, fait aussi, dans un texte contemporain au *Système*, le réservoir d'une « mémoire transcendante »<sup>13</sup>.

Avant de passer à une analyse plus détaillée de l'évolution de la synthèse absolue dans le *Système* schellingien, il conviendrait d'examiner trois passages tirés de *Du côté de chez Swann* qui montrent que la double perspective sur le procès de développement du protagoniste fait apparaître le même événement, vécu par le Je-Narré en tant que nouveauté absolue, d'une autre manière au Je-Narrant, qui réfléchit du point de vue « transcendantal », c'est-à-dire du point de vue d'une instance capable de saisir les structures universelles à la base des événements singuliers : ce qui pour le Je-Narré n'a été qu'une première rencontre à travers un certain phénomène vécu devient pour le Je-Narrant point de départ d'une ligne évolutive sur laquelle le « bourgeon » initial se ramifie et se différencie, amenant ainsi le protagoniste à saisir l'essence ou loi générale instanciée par les événements singuliers constituant « synthétiquement » la ligne évolutive en question<sup>14</sup>. Ce qui relie les passages que je vais alléguer est

13 Le texte en question est le § 63 de l'*Allgemeine Deduktion des dynamischen Prozesses* (1800), il s'agit donc d'un texte contemporain au *Système*, qui voit dans les produits finis des forces physiques (dont il affirme l'identité de fond avec le transcendantal) la source de ce *Vermögen* qui n'avait pas été théorisé par Kant : la mémoire transcendante. SCHELLING écrit en fait : « Wenn die ganze Natur sich bis zum Bewußtseyn potenzirte, oder wenn sie von den verschiedenen Stufen, die sie durchläuft nichts – kein Denkmal – hinter sich zurückließe, so würde sich zu reproduciren ihr selbst mit der Vernunft unmöglich seyn, deren transcendentales Gedächtniß, wie bekannt, durch die sichtbaren Dinge angefrischt werden muß. Die platonische Idee, daß alle Philosophie Erinnerung sey, ist in diesem Sinne wahr; alles Philosophiren besteht in einem Erinnern des Zustandes, in welchem wir eins waren mit der Natur » (SW IV, p. 77). Que l'on voie aussi les réflexions de Hühn (1994), 31sq., sur l'idée schellingienne d'un « passé transcendantal » de l'auto-conscience, comme elle commence à se développer à partir des écrits de jeunesse de Schelling.

14 SCHELLING, *op. cit.*, p. 36, compare l'activité constructive du Moi, qui trouve expression dans la synthèse absolue, à l'acte du géomètre qui tire une ligne : « [...] on ne peut pas plus démontrer ce qu'est le Moi que ce qu'est la ligne ; on peut seulement décrire l'action par laquelle il naît. – Si la ligne pouvait être démontrée, elle n'aurait pas besoin d'être postulée. Il en est de même de cette ligne transcendante de la production qui doit être originairement être intuitionnée dans la philosophie transcendante et dont toutes les autres constructions de la science ne font que découler » (SW III, p. 372).

donc la dimension *proleptique*<sup>15</sup> des expériences qu'y fait le protagoniste, au sens d'une anticipation d'expériences futures que seul le Je-Narrant a présentes de manière explicite devant ses yeux, ce qu'indique sa manière de s'exprimer dans des formules du genre « je ne savais pas encore, je devais comprendre plus tard »<sup>16</sup>.

Le premier épisode représente la première prise de contact du protagoniste avec le sentiment d'angoisse qui caractérise l'attente d'une nouvelle de la part de l'être que nous aimons et dont nous ne savons pas ce qu'il est en train de faire: il s'agit de l'épisode connu dans lequel, à l'occasion d'un dîner familial auquel participe aussi Charles Swann, le protagoniste est renvoyé par ses parents dans sa chambre sans avoir reçu le baiser de sa mère. Après avoir écrit de sa chambre une lettre et l'avoir donnée à Françoise pour qu'elle la lui remette, le héros attend la réponse et éprouve cette angoisse typique de l'état de non-savoir qui caractérise ces moments. Or c'est justement ce sentiment d'angoisse qui revêt une portée proleptique, et cela non pas seulement par rapport à la vie amoureuse future du protagoniste, mais aussi par rapport à des événements que l'*alter ego* Swann a vécu en premier (*Un amour de Swann* étant une analepse) mais dont le protagoniste ne parviendra à connaître que plus tard: « L'angoisse que je venais d'éprouver, je pensais que Swann s'en serait bien moqué s'il avait lu ma lettre et en avait deviné le but; or, au contraire, comme je l'ai appris plus tard, une angoisse semblable fut le tourment de longues années de sa vie, et personne aussi bien que lui peut-être n'aurait pu me comprendre [...] »<sup>17</sup>. Je reviendrai sur ce passage important dans la quatrième section de cette étude.

Le deuxième épisode est l'épisode mélodramatique de Montjouvain, lorsque le héros, se réveillant d'une sieste faite dans les buissons au cours d'une de ses promenades du côté de Méséglise, surprend Mlle Vinteuil « profanant rituellement » le portrait photographique de son père, vieux professeur de piano défunt depuis peu, en se faisant embrasser devant celui-ci par son amie qui par la suite ose même y cracher dessus. En introduisant l'épisode le narrateur fait la remarque suivante: « C'est

15 SCHELLING même, dans la sixième de ses *Lettres sur le Dogmatisme et le Criticisme*, met en lumière la nature « proleptique » de notre connaissance de l'Absolu (SW I, p. 311).

16 Je reprends la formulation de G. DELEUZE dans *Marcel Proust et les signes*, p. 81 sq., qui voit dans ces formules un *leitmotiv* de la *Recherche*.

17 CS I, 30.



peut-être d'une impression ressentie aussi auprès de Montjouvain, [...] impression restée obscure alors, qu'est sortie, bien après, l'idée que je me suis faite du sadisme. On verra plus tard que, pour de tout autres raisons, le souvenir de cette impression devait jouer un rôle important dans ma vie»<sup>18</sup>. Le rôle proleptique de l'épisode par rapport aux dynamiques des hommes de Sodome et des femmes de Gomorrhe – dynamiques qui se manifesteront dans les développements successifs – est donc marqué clairement dans ce cas aussi.

Le troisième passage est tiré de la troisième partie de *Du côté de chez Swann*, lorsque le protagoniste relate de l'impatience qu'il éprouve à voir Gilberte à l'époque de leur amour d'enfance: «Le plus pressé était que nous nous vissions, Gilberte et moi, et que nous nous puissions nous faire l'aveu réciproque de notre amour, qui jusque-là n'aurait pour ainsi dire commencé. Sans doute les diverses raisons qui me rendaient si impatient de la voir auraient été moins impérieuses pour un homme mûr. Plus tard, il arrive que, devenus habiles dans la culture de nos plaisirs, nous nous contentions de celui que nous avons à penser à une femme comme je pensais à Gilberte, sans être inquiets de savoir si cette image correspond à la réalité, et aussi de celui de l'aimer sans avoir besoin d'être certains qu'elle nous aime [...]. Mais à l'époque où j'aimais Gilberte, je croyais encore que l'Amour existait réellement en dehors de nous; que, en permettant tout au plus que nous écartions les obstacles, il offrait ses bonheurs dans un ordre auquel on était pas libre de rien changer; il me semblait que si j'avais, de mon chef, substitué à la douceur de l'aveu la simulation de l'indifférence, je ne me serais pas seulement privé d'une des joies dont j'avais le plus rêvé, mais que je me serais fabriqué à ma guise un amour factice et sans valeur, sans communication avec le vrai, dont j'aurais renoncé à suivre les chemins mystérieux et préexistants»<sup>19</sup>. Qu'ici la prolepse fonctionne plutôt dans le sens d'une mise en contraste entre la naïveté du jeune protagoniste et l'expérience de l'homme mûr n'empêche pas que la première rencontre avec le sentiment de l'amour pour une femme autre que sa mère constitue elle aussi le point «germinal» d'une ligne d'apprentissage et de développement sur laquelle se déploieront peu à peu des puissances présentes initialement de manière encore implicite.

18 CSI, 157.

19 CSI, 393 sq.

Une question qui reste à résoudre et qui n'a été abordée jusqu'à présent que de manière marginale, est celle de la nature précise de ce processus de développement, dont l'arrière-fond biologique a été déjà marqué par l'usage d'images comme celle du bourgeon ou de la germination. Il est bien connu que Bergson, à partir de *Matière et Mémoire* au moins, a toujours souligné le moment « créatif » de ce mouvement parallèle d'« éclosion de [la] conscience » d'une part et de différenciation de corps organiques de plus en plus complexes d'autre part<sup>20</sup>. Chez Schelling, en revanche, l'usage du terme « évolution » pour se référer à la dynamique de la conscience transcendante permettant à celle-ci de déployer successivement les *Vermögen* impliqués dans la synthèse absolue, semblerait plutôt renvoyer à un processus au cours duquel des organes préformés ne font que se manifester tels qu'ils existaient déjà au départ, sans que rien de véritablement nouveau soit créé. Il est en fait connu que le terme « évolution » était utilisé à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle en tant que synonyme de « préformation » (comme par exemple au § 81 de la *Critique de la faculté de juger* de Kant), alors que c'était plutôt le système adverse de l'« épigénèse » qui prévoyait, par l'interaction complexe entre les différentes parties de l'embryon, l'apparition d'organes véritablement nouveaux<sup>21</sup>. Mais quelle est précisément la position de Schelling à ce propos ? Et est-ce que l'on peut rapprocher d'elle la conception proustienne de l'action du temps dans son rapport à la dimension essentielle ?

### Les trois limitations : ontogénèses

Les premières mentions du terme « évolution » dans le *Système* n'impliquent d'abord aucune dimension biologique. Ce n'est qu'au cours de la deuxième époque de la partie théorique, amenant de l'intuition productive à la réflexion, que Schelling introduit une dimension proprement organique dans ses considérations, en y reliant la question de l'évolution. Pour comprendre ce lien, il est nécessaire d'aborder un point important et qui constitue d'une certaine façon le « point

20 H. BERGSON, *op. cit.*, p. 280.

21 Voir l'*Ergänzungsband* (1994) de la nouvelle édition des œuvres de Schelling pour une reconstruction exhaustive de l'histoire de la dispute entre les théories de la préformation et de l'épigénèse (p. 566 sq.).

synthétique ou le pivot [der Wendepunkt] »<sup>22</sup> du *Système* schellingien, nous permettant, comme on le verra, d'en relier la partie théorique et la partie pratique. Je me réfère par là à ce que Schelling appelle *les trois limitations* qui permettent le passage du Moi absolu à un Moi empirique qui est de surcroît un individu déterminé parmi d'autres individus déterminés. Ce processus de véritable *individuation* du Moi absolu se fait en particulier par la *troisième limitation*, qui est étroitement liée à la déduction de la nature organique que nous offre le *Système*. Les deux premières limitations ont déjà été plus ou moins explicitement traitées dans ce qui précède: la première limitation n'est en fait rien d'autre que cette « limitation originaire ou première » en vertu de laquelle « l'univers naît au Moi, non progressivement, mais par une seule synthèse absolue »<sup>23</sup>. Il s'agit donc de cette limitation constitutive de l'auto-conscience absolue qui lui permet d'être en même temps sujet et objet. En raison du fait que cette limitation originaire doit se manifester au niveau du Moi empirique en tant que limitation particulière, « engagée dans un présent, dans un moment déterminé de la série du temps »<sup>24</sup>, il est nécessaire de postuler une *seconde limitation*, qui au fond ne fait que développer progressivement, dans la forme d'une « série successive », ce que la synthèse originaire avait posé de manière simultanée. Schelling peut ainsi écrire :

« La série successive n'est, comme nous le savons, rien d'autre que l'évolution de la synthèse originaire et absolue; ce qui donc se présente dans cette série est déjà déterminé à l'avance par cette synthèse. Avec la première limitation, toutes les déterminations de l'univers sont posées; avec la seconde, en vertu de laquelle je suis *cette* intelligence, toutes les déterminations sous lesquelles cet objet entre dans ma conscience »<sup>25</sup>.

Le fait que, selon Schelling, toutes les déterminations se présentant dans le déploiement sériel de la synthèse absolue soient déjà posées par la limitation originaire semblerait faire de l'évolution successive de cette synthèse ce que par ce concept entendaient à l'époque les partisans de la théorie de la préformation: un développement conçu

22 SCHELLING, *op. cit.*, p. 193 (SW III, 552).

23 *Idem*, p. 131 (SW III, 481).

24 *Idem*, p. 131 (SW III, 482).

25 *Idem*, p. 134 (SW III, 485).

comme agrandissement progressif de structures préexistantes, sans que surgisse quelque chose de véritablement nouveau. À l'inverse de Bergson, il semblerait que pour Schelling l'évolution ne soit justement pas « créatrice ». Mais en-est-il vraiment ainsi ? Quels sont les renseignements que nous pouvons tirer des considérations de Schelling sur la troisième limitation ?

La troisième limitation est introduite par Schelling de manière explicite dans le cadre de la réponse qu'il donne aux questions posées par la déduction de la nature organique<sup>26</sup>. La série successive de représentations déployant progressivement la synthèse absolue ne s'est manifestée jusqu'à présent que dans la forme d'une chaîne linéaire de causes et d'effets, donnant naissance, par un effet d'action réciproque, tout au plus à des systèmes de corps célestes subordonnés les uns aux autres<sup>27</sup>. Or, si l'on veut que l'intelligence absolue se contemple à travers ses productions dans sa structure propre, qui est caractérisée par la faculté de se pouvoir référer à soi-même comme le fait l'auto-conscience, il faut que les chaînes linéaires de causes et effets retournent en elles-mêmes, donnant ainsi naissance à de véritables *organisations*. « L'intelligence », nous dit Schelling reprenant un passage célèbre du §65 de la troisième *Critique* kantienne<sup>28</sup>, « est un effort infini de s'organiser »<sup>29</sup>, ce qui amène au surgissement de toute la gradation d'êtres organiques que nous pouvons observer dans la nature. Cette gradation des organisations, qui « désigne [...] différents moments de l'évolution de l'univers »<sup>30</sup>, implique donc une *pluralisation* des êtres organisés, par laquelle ceux-ci accèdent à l'état de l'*individualité*.

26 *Idem*, p. 139, pose les quatre questions suivantes : « 1) Pourquoi une nature organique en général est-elle nécessaire ? 2) Pourquoi une gradation est-elle nécessaire dans la nature organique ? 3) Pourquoi y a-t-il une différence entre organisation animée et organisation inanimée ? 4) Quel est le caractère fondamental de toute organisation ? » (SW III, p. 491). La troisième limitation est introduite dans le cadre de la réponse que Schelling donne à la troisième question.

27 SCHELLING, *op. cit.*, 130 sq. (SW III, p. 480 sq.).

28 Chez Kant il est en fait au §65 de la troisième *Critique* question d'une auto-organisation des structures organiques. Schelling transpose ce modèle de l'auto-organisation au processus d'évolution de l'auto-conscience.

29 SCHELLING, *op. cit.*, p. 140 (SW III, 491).

30 *Idem*, p. 142 (SW III, 494).

Le point qui nous doit intéresser le plus est le fait que Schelling relie ce processus d'individuation découlant de la structure graduelle du déploiement évolutif de la synthèse originaire à une *troisième limitation*, qui s'ajoute aux deux précédentes et permet le passage du Moi absolu, non pas seulement à un état de finitude empirique, mais aussi d'individualité se définissant par rapport à une pluralité d'organismes. Pour le dire avec Schelling: «ce que nous avons appelé la troisième limitation consiste en ce que l'intelligence doit s'apparaître à elle-même comme individu organique»<sup>31</sup>. Nous verrons dans notre prochaine étape que la pluralisation des individus organiques qui résulte de la troisième limitation est fondamentale aussi dans la cadre de la déduction schellingienne de l'intersubjectivité, nous permettant de relier la partie théorique à la partie pratique du *Système*.

Revenons cependant à notre question: faut-il conclure de ces considérations à une conception de l'évolution au sens du préformisme ou plutôt au sens de l'épigénèse? Sans vouloir trancher la question d'une manière définitive, il peut être opportun de rappeler que le contexte explicitement organique dans lequel Schelling pose le problème de la troisième limitation en tant que principe d'individuation doit être comparé avec les textes de philosophie naturelle s'occupant de ces mêmes questions, où Schelling s'exprime souvent en faveur de l'épigénèse<sup>32</sup>, tout en reconnaissant à la théorie de la préformation ses mérites<sup>33</sup>. L'évolution progressive de la synthèse absolue semble ainsi se poser entre les deux conceptions adverses et chercher une médiation entre elles qui ne va pas sans ressemblance avec la médiation que Schelling recherche, dans ses écrits de jeunesse, entre la forme des jugements analytiques (dont l'universalisation amène, comme chez Leibniz, à une attitude favorable

31 *Idem*, p. 148 (SW III, 495).

32 En particulier dans le *Erster Entwurf* on trouve des remarques en ce sens: en se référant au partisan de l'épigénèse Harvey, selon lequel «*omnes corporis partes non actu quidem sed potentia insunt germini*», Schelling conclut en nous disant que «*Alle Bildung geschieht daher durch Epigenesis*» (SW III, p. 60 *sq.*).

33 Dans une annotation dans le *Handexemplar*, Schelling écrit que sa conception de l'épigénèse est compatible avec la notion de *Bildungstrieb* que l'on trouve chez Blumenbach et qu'une telle conception peut être définie aussi en tant qu'«évolution dynamique» ou alors «préformation dynamique» (SW III, p. 61), au sens que la direction du *Bildungstrieb* en tant que force de développement organique fondamentale est prédéterminée.

au préformisme<sup>34</sup>) et la forme des jugements synthétiques, qui, dans leur version apriorique, reflètent une épigénèse des catégories, comme le souligne Kant même au § 27 de la déduction transcendantale de la seconde édition de la première *Critique* (B167)<sup>35</sup>.

Qu'en est-il de Proust? En est-il, de ces états psychiques particuliers suscités par la mémoire involontaire et qui sont «réels sans être actuels, idéaux sans être abstraits»<sup>36</sup> ce qu'en disait Deleuze, qui en fit une illustration de ces états virtuels théorisés par Bergson et qui ne se *réalisent* pas mais *s'actualisent*? Comparée à la réalisation du possible, «l'actualisation a pour règles, non plus la ressemblance et la limitation, mais la différence ou la divergence, et la création»<sup>37</sup>. Cela ferait de la *Recherche* proustienne un roman illustrant le principe de l'évolution créatrice, faisant des lignes de développement entrecroisées de ses personnages des séries d'événements imprévisibles par lesquels quelque chose de véritablement nouveau, qui ne se laisse pas déduire complètement de ce qui précède, est continuellement créé. Pourtant Proust lui-même nous offre, par rapport au mode de manifestation de la mémoire involontaire, une image qui fait de celle-ci, non pas une faculté d'accès à une virtualité spirituelle qui s'actualise à travers un processus de différenciation créatrice, mais plutôt une modalité pour permettre aux germes d'âme captifs dans la matière de se déployer et d'être ainsi ramenés à la plénitude de leur propre vie, c'est-à-dire d'explicitier, comme le font les origamis japonais, leurs puissances «préformées». L'image en question nous est offerte en conclusion de l'épisode bien connu de la madeleine trempée dans le thé:

34 Voir par exemple le § 74 de la *Monadologie*.

35 La tentative de repenser l'opposition entre jugements analytiques et jugements synthétiques caractérise l'œuvre schellingienne depuis ses débuts: si dans l'écrit *Über die Form* Schelling cherchait encore une forme «mixte» qui aurait constitué un complément aux formes analytiques et synthétiques (SW I, p. 104 *sq.*), dans le *Système* il cherche un jugement qui soit en même temps analytique (et en ce sens inconditionnellement certain) et synthétique (et ainsi capable de fonder un savoir avec un contenu propre), pour trouver dans notre auto-conscience le point d'où un tel jugement devient possible (SW III, p. 362 *sq.*). Pour une interprétation de la philosophie de Kant à partir de la notion d'«épigénèse de la raison» au § 27 de la *Critique de la raison pure* voir aussi C. MALABOU, *Avant demain: épigénèse et rationalité*.

36 TR IV, 451.

37 G. DELEUZE, *Le Bergsonisme*, p. 100.

« Et comme dans ce jeu où les Japonais s'amuse à tremper dans un bol de porcelaine rempli d'eau, de petits morceaux de papier jusque-là indistincts qui, à peine y sont-ils plongés s'étirent, se contournent, se colorent, se différencient, deviennent des fleurs, des maisons, des personnages consistants et reconnaissables, de même maintenant toutes les fleurs de notre jardin et celles du parc de M. Swann, et les nymphéas de la Vivonne, et les bonnes gens du village et leurs petits logis et l'église et tout Combray et ses environs, tout cela qui prend forme et solidité, est sorti, ville et jardins, de ma tasse de thé »<sup>38</sup>.

Il serait évidemment déplacé de lire la *Recherche* proustienne comme un traité d'embryologie transcendante, mais si l'on veut comprendre en quel sens il existe une analogie structurelle profonde entre l'évolution de la synthèse absolue de Schelling et le développement des personnages de la *Recherche*, il faut bien chercher des traces d'une possible confrontation de Proust avec la question du développement des individus organiques. Et de telles traces ne manquent absolument pas, à partir de la scène initiale de la *Recherche*, où l'éveil du protagoniste à la conscience, que Proust même met en parallèle avec le développement du genre humain, a été récemment comparée avec la « loi biogénétique fondamentale » d'Ernst Haeckel, qui affirme que l'ontogénèse récapitule la phylogénèse, et qui était, avec la plus haute probabilité, à portée de connaissance de Proust<sup>39</sup>. Mais au lieu de me concentrer sur ce point qui a déjà été traité ailleurs, j'aimerais me référer brièvement à une autre scène bien connue de la *Recherche* où un autre phénomène biologique lié au développement d'individus organiques est examiné dans ses dimensions philosophiques : je me réfère au « bal de têtes », qui est avant tout une

38 CS I, 47. Il est significatif que Deleuze, dans sa confrontation avec les théories de la préformation et de l'épigénèse dans le premier chapitre de son livre sur Leibniz, reprenne, sans mentionner Proust, l'image de l'origami pour illustrer le principe leibnizien des plis préformés : « La science de la matière a pour modèle l'« origami », dirait le philosophe japonais, ou l'art du pli du papier » (G. DELEUZE, *Le Pli*, p. 9).

39 Voir à ce propos l'article de J. BEN MUSTAPHA « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », in : *Bulletin d'informations proustiennes*, en particulier p. 131 : « Le réveil d'un homme est comparable à la naissance d'un être vivant qui parcourt de façon accélérée les étapes fondamentales déjà parcourues par son espèce ». Voir aussi P. MORET-JANKUS, *Race et imaginaire biologique chez Proust*, pour une revue plus générale des connaissances biologiques dont disposait Proust.

profonde confrontation philosophique avec le phénomène biologique du vieillissement. Pour introduire ce thème dont le lien avec les questions embryologiques précédemment mentionnées peut ne pas apparaître d'une évidence immédiate, j'aimerais rappeler ce qu'écrivait Bergson sur la « cause profonde du vieillissement » dans *L'Évolution créatrice*:

« Nous estimons qu'il y a continuité ininterrompue entre l'évolution de l'embryon et celle de l'organisme complet. La poussée en vertu de laquelle l'être vivant grandit, se développe et vieillit, est celle même qui lui a fait traverser les phases de la vie embryonnaire »<sup>40</sup>.

Comme on le voit, la dimension évolutive, qui est constitutive de l'individualité organique, se manifeste à tout stade de l'existence individuelle, du développement embryonnaire jusqu'à la vieillesse. La profondeur de la réflexion philosophique proustienne sur le thème de la permanence de l'individualité biologique au cours du temps se montre là où Proust, au cours de la scène du « bal de têtes », formule le problème dans sa forme la plus pure, qui est celle de la permanence de l'identité individuelle à travers le temps là où il y a mutation méréologique, c'est-à-dire substitution successive des parties d'un tout composé par d'autres<sup>41</sup>:

« Chez certains êtres le remplacement successif, mais accompli en mon absence, de chaque cellule par d'autres, avait amené un changement si complet, une si entière métamorphose que j'aurais pu dîner cent fois en face d'eux dans un restaurant sans me douter plus que je le avais connus autrefois que je n'aurais pu deviner la royauté d'un souverain incognito ou le vice d'un inconnu »<sup>42</sup>.

Ce que Proust semble principalement souligner dans ce passage est le caractère de changement complet qu'amène avec soi la mutation méréologique. Au lieu d'une permanence de l'identité individuelle au cours du temps, il semblerait plutôt y avoir une destruction progressive plus ou moins complète de cette identité. Cette destruction par les forces

40 H. BERGSON, *L'Évolution créatrice*, p. 18.

41 C'est là la formulation moderne du *principium individuationis* telle qu'elle est donnée par Hobbes dans le *De corpore* (*pars secunda*, cap. 11, 7, p. 106 sq.) et qui est aussi à la base de la définition spinozienne de l'individu en tant qu'entité capable d'auto-conserver sa forme (*Ethica ordine geometrico demonstrata*, II, prop. 13, def.; in: *Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt*, t. 1, p. 86 sq.).

42 TR IV, 508.



entropiques ne serait en ce sens que l'image spéculaire du processus de création absolue qui serait à l'origine de toute forme individuelle nouvelle. Pourtant, Proust lui-même souligne dans ce passage que la découverte de l'«action destructrice du Temps» a lieu chez le héros «au moment même où [il] voulai[t] entreprendre de rendre claires, d'intellectualiser dans une œuvre d'art, des réalités extra-temporelles»<sup>43</sup>. En ce sens, il ne faut pas non plus surévaluer l'action du Temps : comme pour Schelling et autrement que le voulait Bergson, il y a pour Proust une dimension d'essences extra-temporelles, qui fondent cette vérité ultime que, dans la *Recherche* comme dans le *Système*, nous pouvons atteindre par l'art. Proust partage pourtant avec Schelling non pas seulement cette reconnaissance d'une dimension extra-temporelle, mais aussi une interrogation profonde sur le rapport entre cette dimension et le devenir temporel, qui ne reste pas tout à fait étranger à l'essence. À la fin du *Temps Retrouvé* (qui est le temps des essences), le héros de la *Recherche* nous offre une profession de foi perdurantiste qui englobe la dimension temporelle même dans l'essence des êtres dont il s'est décidé à narrer les vicissitudes : «[...] du moins ne manquerais-je pas d'y décrire l'homme comme ayant la longueur non de son corps mais de ses années, comme devant, tâche de plus en plus énorme et qui finit par le vaincre, les traîner avec lui quand il se déplace»<sup>44</sup>.

Ce n'est que dans la prochaine section que pourra commencer à être résolue la question qui nous intéresse le plus et dont ce qui précède n'a été que la préparation : si, comme il a été montré, les individus multiples qui peuplent la *Recherche* se développent sur des lignes entrecroisées qui impliquent en même temps une dimension proleptique, selon laquelle certaines expériences en répètent de précédentes, et une dimension «créatrice», par où de la véritable nouveauté est générée, comment faut-il envisager plus précisément le rapport intersubjectif entre ces mêmes personnages ?

### L'Autre (de) Moi

Avant d'en venir à Proust et à la caractérisation qu'il donne en particulier du rapport entre le protagoniste de la *Recherche* et son

43 TR IV, 508.

44 TR IV, 623.

*alter ego* Charles Swann, il est opportun de revenir à la « troisième limitation » de Schelling et d'en montrer le rôle dans la partie pratique du *Système*, et en particulier dans la déduction de l'intersubjectivité que nous offre Schelling dans la *Deuxième proposition* de cette partie, où il s'agit de montrer que l'autodétermination pratique d'une intelligence individuelle n'est pensable que lorsque l'on suppose d'autres intelligences agissant de manière déterminée en dehors d'elle<sup>45</sup>. Pour démontrer cette nécessité d'autres intelligences agissant de manière déterminée, Schelling part du constat que toute activité, pour qu'elle soit déterminée, implique un moment de passivité, ce qui signifie très probablement : ce n'est seulement en nous confrontant avec les passions dont nous sommes affectés que nous arrivons à nous définir en tant qu'agents libres. À ce qui pour moi est passivité doit par ailleurs correspondre une activité dans quelque être rationnel autre que moi, selon la symétrie classique des puissances actives et passives. Pour le dire dans les termes de Schelling : « par la position d'une passivité en moi, passivité qui est nécessaire en vue de la liberté parce que je ne peux parvenir à la liberté que par une affection (*Afficiertwerden*) déterminée venant du dehors, une activité hors de moi est immédiatement posée comme corrélat nécessaire [...] »<sup>46</sup>.

Comme on le voit, l'ontologie à la base de cette géométrie des affects humains semble être d'inspiration spinozienne : un « *quantum* »<sup>47</sup> total de *potentia actuosa* doit se répartir parmi les êtres finis en forme de puissances actives limitées auxquelles correspondent ainsi des puissances passives dans d'autres êtres. Le point qui doit nous intéresser le plus est le fait que Schelling relie explicitement cette individuation et pluralisation de l'activité de l'Absolu à la « troisième limitation » dont il a été question plus haut : « cette troisième limitation était justement celle de l'individualité, laquelle précisément prédéterminait déjà l'existence et l'influence, sur l'intelligence, d'autres êtres raisonnables et, avec celles-ci, la liberté [...] »<sup>48</sup>.

Pour en venir à Proust : s'il y a un rapport d'« influence » entre deux personnages de la *Recherche*, c'est bien entre Charles Swann et le protagoniste. Pour Swann, à qui Deleuze attribuait le rôle d'un

45 SCHELLING, *Le Système de l'idéalisme transcendantal*, p. 183 (SWIII, p. 540).

46 *Idem*, p. 190 (SWIII, 548).

47 *Ibid.*

48 *Idem*, p. 193 (SWIII, 552).

« initiateur »<sup>49</sup>, vaut ce que Florence Godeau a constaté du rapport entre sa maîtresse Odette de Crécy et les femmes aimées successivement par le protagoniste : qu'il s'agit d'un « personnage *proleptique* »<sup>50</sup>. Ce qui a été mis en lumière dans la deuxième section par rapport au rôle proleptique de certaines expériences vécues par le protagoniste vaut aussi pour les rapports entre certains personnages du roman, et ce n'est certainement pas un hasard si dans la première de ces expériences proleptiques relatées plus haut, celle du baiser refusé par la mère au protagoniste, est en même temps relié au caractère cette fois analeptique de l'amour de Swann pour Odette : la symétrie d'actions et de passions qui structure la logique des affects humains peut prendre cette forme particulière par laquelle les expériences de certaines personnes sont répétées par d'autres non pas évidemment en forme identique, mais pour ainsi dire comme une variation sur le même thème<sup>51</sup>. Pour comprendre le passage bien connu où le héros fait la constatation que « la matière de [son] expérience [lui] venait de Swann »<sup>52</sup>, il faut le lire à la lumière des considérations développées dans la section précédente sur la nature précise des processus

49 G. DELEUZE, *Marcel Proust et les signes*, p. 63.

50 F. GODEAU, *Les Désarrois du Moi*, p. 170 : « Personnage *proleptique*, la maîtresse de Swann prépare les hybridations à venir, car les femmes aimées par le Narrateur offriront toutes une étonnante multiplicité de visages possibles ».

51 Le thème de la « variation » est central dans la *Recherche*, comme l'a vu M. MERLEAU-PONTY, dans *La nature : notes, Cours du Collège de France*, aussi, en reliant par ailleurs cette notion à celle de « mélodie animale » chez Uexküll : « Comme le dit Proust, la mélodie, c'est une Idée platonicienne que l'on ne peut pas voir à part. Il est impossible de distinguer en elle le moyen et la fin, l'essence et l'existence. D'un centre de matière physique surgit, à un moment donné, un ensemble de principes de discernement qui font que, dans cette région du monde, il va y avoir un événement vital » (p. 228). Sur la base de ces déterminations Merleau-Ponty introduit la notion de « thématisme variable » : « Le thème de la mélodie animale n'est pas en dehors de sa réalisation manifeste, c'est un thématisme variable que l'animal ne cherche pas à réaliser par la copie d'un modèle, mais qui hante ses réalisations particulières, sans que ces thèmes soient le but de cet organisme » (p. 233). Voir sur cette question aussi M. CARBONE, *Proust et les idées sensibles*, p. 25 sq., et M. CARBONE, *Amore e musica*. Mes remerciements vont ici à Mme Chiara Palermo de l'Université de Strasbourg pour l'indication concernant cet important complexe thématique.

52 *TR* IV, 493.

d'«évolution» multiples qui résultent de l'individuation plurielle d'un Moi pour ainsi dire «essentiel». Si chez Proust ce Moi n'est pas de nature explicitement transcendantale comme chez Schelling, il n'en reste pas moins que la dimension atemporelle que nous ouvre la mémoire involontaire et qui nous permet de relier des sensations éloignées dans le temps et dans l'espace mais apparentées dans les profondeurs soit la même qui est sous-tendue par ces séries de variations sur un thème qui traversent toute la *Recherche* et qui donnent vie à des lignes de développement dont l'arrière-fond «biologique» est souligné par Proust lui-même dans un passage du *Temps Retrouvé* mettant encore une fois en évidence le caractère proleptique de certaines expériences par rapport à d'autres :

«[...] mon amour pour Albertine, et tel qu'il en différa, était déjà inscrit dans mon amour pour Gilberte, au milieu des jours heureux duquel j'avais entendu pour la première fois prononcer le nom et faire le portrait d'Albertine par sa tante, sans me douter que ce germe insignifiant se développerait et s'étendrait un jour sur toute ma vie»<sup>53</sup>.

L'amour pour Albertine trouve donc son «germe» à l'époque de l'amour pour Gilberte, comme celui-ci trouve son germe dans une phase encore précédente, et qui n'appartient plus à la vie individuelle du héros, étant à chercher dans l'amour de Swann pour Odette<sup>54</sup>. Mais ce qui se laisse extraire de la citation alléguée n'est pas seulement le caractère sériel des expériences amoureuses du protagoniste et la nature pour ainsi dire «trans-individuelle» de ces séries<sup>55</sup>, mais aussi le fait que la

53 *TR* IV, 483.

54 Là aussi faut-il ajouter que pour ce qui est la vie individuelle du héros, la série amoureuse trouve son point de départ dans le rapport avec la mère. Mais comme le dit G. DELEUZE dans *Marcel Proust et les signes*, p. 64 : «La mère apparaît plutôt comme la transition d'une expérience à une autre, la manière dont notre expérience commence, mais déjà s'enchaîne avec d'autres expériences qui furent faites par autrui. À la limite, l'expérience amoureuse est celle de l'humanité toute entière, qui traverse le courant d'une hérédité transcendantale.» L'archétype en jeu n'est donc pas celui de la Grande Mère mais celui, tout proustien, de la Femme née pendant le sommeil du protagoniste «d'une fausse position de [sa] cuisse» (*CS* I, 4).

55 Voir G. DELEUZE, *Marcel Proust et les signes*, p. 63 : «[...] la série de nos amours dépasse notre expérience, s'enchaîne avec d'autres expériences, s'ouvre sur une réalité trans-subjective. L'amour de Swann pour Odette fait

«préformation» de certaines expériences dans d'autres implique un moment de différenciation qui empêche que l'on ait affaire dans ces séries à une répétition du purement identique: «mon amour pour Albertine, et tel qu'il en différa, était déjà inscrit dans mon amour pour Gilberte [...]»<sup>56</sup>.

Ainsi donc, bien que l'analogie structurelle profonde entre le *Système* et la *Recherche* nous ait permis, au fil des arguments développés ici, de mettre en lumière les différents points de recoupement entre les structures de pensée des deux auteurs, il conviendrait de souligner aussi cette différence d'accentuation qui consiste dans le fait que pour Schelling les individus organiques, qui ne sont que les différentes facettes du Moi absolu, jouissent d'une certaine unité interne (ce qui en fait des *organismes*), même si Schelling même souligne dans ses écrits de philosophie naturelle que la nature dans sa productivité infinie se caractérise par une tendance à dissoudre toute individualité figée<sup>57</sup>. Chez Proust ce côté de dépassement de l'individuel devient central: par son intérêt, entre autres, pour le phénomène du vieillissement, se manifeste chez Proust une fascination pour les tendances de fragmentation et de démembrement, qui amènent à l'éclatement du Moi dans une pluralité

déjà partie de la série qui se poursuit avec l'amour du héros pour Gilberte, pour Mme de Guermantes, pour Albertine».

- 56 Voir aussi le passage de *Sodome et Gomorrhe* où le protagoniste réfléchit aux similitudes et différences entre son amour pour Albertine et l'amour de Swann pour Odette: «Aussi la douceur apportée par les affirmations d'Albertine faillit-elle en être compromise un moment parce que je me rappelai l'histoire d'Odette. Mais je me dis que s'il était juste de faire sa part au pire, non seulement quand, pour comprendre les souffrances de Swann, j'avais essayé de me mettre à la place de celui-ci, mais maintenant qu'il s'agissait de moi-même, en cherchant la vérité comme s'il se fût agi d'un autre, il ne fallait cependant pas que par cruauté pour moi-même, soldat qui choisit le poste non pas où il peut être le plus utile mais où il est le plus exposé, j'aboutisse à l'erreur de tenir une supposition pour plus vraie que les autres, à cause de cela seul qu'elle était la plus douloureuse. N'y avait-il pas un abîme entre Albertine, jeune fille d'assez bonne famille bourgeoise, et Odette, cocotte vendue par sa mère dès son enfance? La parole de l'une ne pouvait être mise en comparaison avec celle de l'autre» (*SG* III, 228).
- 57 Voir par exemple l'*Erster Entwurf*, où Schelling écrit: «Der Natur ist das Individuelle zuwider, sie verlangt nach dem Absoluten, und ist kontinuierlich bestrebt, es darzustellen» (*SW* III, p. 43).

de parties spatiales et temporelles qui ne trouvent pas toujours une unité entre elles<sup>58</sup> :

« J'avais bien considéré toujours notre individu, à un moment donné du temps, comme un polypier où l'œil, organisme indépendant bien qu'associé, si une poussière passe, cligne sans que l'intelligence le commande, bien plus, où l'intestin, parasite enfoui, s'infecte sans que l'intelligence l'apprenne, et pareillement pour l'âme, mais aussi dans la durée de la vie, comme une suite de moi juxtaposés mais distincts qui mourraient les uns après les autres ou même alterneraient entre eux »<sup>59</sup>.

C'est pourtant ce manque même d'une unité individuelle stable qui permet à Proust, encore plus qu'à Schelling, de saisir les liens profonds non pas seulement entre l'Absolu et les êtres finis, mais surtout entre ces êtres finis eux-mêmes : ceux-ci s'agencent, se superposent les uns aux autres et composent ainsi un complexe qu'il n'est pas déplacé d'appeler « trans-individuel »<sup>60</sup>. C'est cette configuration de pensées qui a permis à Florence Godeau d'écrire : « En un sens, le Je-Narrateur parle à la fois de lui-même, en tant que personnage, comme d'un *alter ego* et comme d'une troisième personne, de même que certains personnages secondaires

58 Il faut mentionner ici aussi l'intérêt de Marcel Proust pour les phénomènes étudiés par la psychologie expérimentale de son temps et surtout le fait que son père Adrien Proust était une des figures de proue de la nouvelle science, s'étant intéressé justement au phénomène de la division de conscience, comme l'a bien montré E. BIZUB, *Proust et le moi divisé : la « Recherche », creuset de la psychologie expérimentale*, p. 121 sq.

59 TR IV, 516.

60 Dans le même sens va aussi la lecture que propose Levinas dans l'essai « L'Autre dans Proust » dans *Noms propres* : ce n'est que par le fait d'être étrangers à nous-mêmes que nous arrivons à nouer des liens de communication véritable avec autrui. Voir E. LEVINAS, *Noms propres*, p. 120 : « Le moi s'est déjà séparé de son état, dans l'intimité même où il se maintient normalement avec lui, comme le bâton immergé se brise tout en restant entier. [...] En dépit du principe de Lachelier qui distingue la douleur, de la réflexion sur la douleur, l'une étant douloureuse, l'autre seulement vraie ou fausse, la réflexion proustienne, commandée par un écart entre le moi et son état, par une espèce de réfraction met sur la vie intérieure, son accent même. Tout se passe comme si un autre moi-même doublait constamment le moi, dans une inégalable amitié, mais aussi dans une froide étrangeté que la vie s'efforce à surmonter. Le mystère chez Proust est le mystère de l'autre. »

(Swann et Charlus en particulier) sont à la fois des “doubles” du Je et des troisièmes personnes susceptibles d’être observées par lui à distance»<sup>61</sup>. Ce qui pour Schelling n’est qu’individuation plurielle du Moi absolu par la « troisième limitation » se surcharge chez Proust d’une dimension de dépassement de l’individuel qui rend possible cette sérialité des expériences et le caractère « proleptique », « initiateur » de certaines d’entre elles. Chez Schelling le double point de vue sur le processus de développement du Moi est de connotation clairement hiérarchique : le Moi se percevant comme sujet est encore bien loin de comprendre tout ce qu’implique sa conscience, et ce sont seulement les « philosophes » qui peuvent considérer, du point de vue de l’intuition intellectuelle, ce même Moi objectivement. Chez Proust, en revanche, le Je-Narrant est en même temps empirique et transcendantal, et bien qu’à la fin il puisse réfléchir du point de vue des essences à toutes les vicissitudes narrées dans le roman, ce n’est au fond pas lui qui au départ donne « la matière de son expérience » au Je-Narré, mais bien un Autre<sup>62</sup>.

### *Bibliographie*

N.B. : Pour les publications le plus fréquemment utilisées dans ce recueil, voir la *Bibliographie générale* figurant à la fin de l’introduction.

BEN MOUSTAPHA Jamila, « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », in : *Bulletin d’informations proustiennes*, n° 39, 2009, p. 125-134.

BERGSON Henri, *Matière et mémoire*, Paris : PUF, 1953.

BERGSON Henri, *L’Évolution créatrice*, Paris : PUF, 1962.

BIZUB Edward, *Proust et le moi divisé : la « Recherche », creuset de la psychologie expérimentale*, Genève : Droz, 2006.

CARBONE Mauro, *Proust et les idées sensibles*, Paris : Vrin, 2008.

CARBONE Mauro, *Amore e musica*, Milano : Mimesis, 2011.

DELEUZE Gilles, *Marcel Proust et les signes*, Paris : PUF, 1964.

DELEUZE Gilles, *Le Bergsonisme* Paris : PUF, 1989.

61 F. GODEAU, *op. cit.*, p. 164.

62 À une conclusion similaire parvient aussi J. BEN MOUSTAPHA, « Les échos de la loi biogénétique fondamentale dans la *Recherche* », p. 134 : « Si le présent est gonflé par diverses sortes de passés et que des groupes – restreints comme élargis – habitent l’individu, ce qui est souligné à travers tout cela, c’est l’énorme part d’altérité dans l’ego : le je est bien, dans sa majeure partie, un autre. »

- DELEUZE Gilles, *Le Pli*, Paris : Éditions de Minuit, 1988.
- Ergänzungsband zu den Bänden 5 bis 9, Stuttgart : Frommann-Holzboog, 1994.
- FRANK Manfred, *Eine Einführung in Schellings Philosophie*, Frankfurt : Suhrkamp, 1985.
- GODEAU Florence, *Les Désarrois du Moi*, Tübingen : Niemeyer, 1995.
- HOBBS Thomas, *De Corpore*, Paris, Vrin, 1999.
- HÜHN Lore, *Fichte und Schelling*, Stuttgart / Weimar : Metzler, 1994.
- LEVINAS Emmanuel, *Noms propres*, Saint-Clément-la Rivière : Fata Morgana, 1976.
- MACHEREY Pierre, *Proust entre littérature et philosophie*, Paris : Éditions Amsterdam, 2013.
- MALABOU Catherine, *Avant demain : épigénèse et rationalité*, Paris : PUF, 2014.
- MARX Werner, *Schelling : Geschichte, System, Freiheit*, Freiburg i. Br. : Alber, 1977.
- MERLEAU-PONTY Maurice, *La nature : notes, Cours du Collège de France*, Paris : Seuil, 1995.
- MORET-JANKUS Pauline, *Race et imaginaire biologique chez Proust*, Paris : Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2016.
- PICON Gaétan, *Lecture de Proust*, Paris : Gallimard, 1995.
- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Schellings Werke*, hrsg. von Manfred Schröter, München : C.H. Beck, 1927 [abrégeé en SW].
- SCHELLING Friedrich Wilhelm Joseph, *Le Système de l'idéalisme transcendantal*, présenté, traduit et annoté par Christian Dubois, Louvain : Peeters, 1978.
- SPINOZA Baruch, *Ethica ordine geometrico demonstrata*, in : *Benedicti de Spinoza opera quotquot reperta sunt*, t. 1, Hagae, Nijhoff, 1914.
- TILLETTE Xavier, *Schelling – Une philosophie en devenir*, Paris : Vrin, 1992.